

# La route No 4

Autor(en): **Maurice, Jean-Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **22 (1954)**

Heft 11

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570629>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## La route No 4

*Fragments tirés de la nouvelle de Jean-Pierre Maurice*

A Marseille j'ai chipé une datte dans une caisse entr'ouverte.

Le bateau est parti avec un petit air penché. Fatigué sans doute, de refaire le même trajet. Ses deux yeux pleuraient sur des ancres noires peints de frais. —

Port-Saïd. Une affiche: «Passez vos étés en Suisse». Dans la bouche les rahat-loukoums expirent avec un désir de roses.

Suez: le canal. On pourrait toucher la main de l'anglais promenant, sous son casque colonial, ses rêves de pudding à Piccadilly. Ici tout n'est que regards d'enfants: «Deux sous, deux sous à la mer». Le corps bronzé plonge et ramène l'éclat sur un coussin d'herbe huilée.

La nuit. La grande folle s'est roulée toute nue sur le corps de soldats. Boules chaudes, vivantes, vibrantes de sommeil, emberlificotées de couvertures rêches. Elle essayait à droite elle essayait à gauche d'effacer le sang qui collait sur ces plaies de la route. Le plus jeune est bouclé ainsi qu'un Enfant-Jésus de Prague sous globe. Dans ses yeux elle a jeté ses étoiles les mieux taillées. Sur un autre, en modulant une cantilène, elle a caressé la poitrine longue et large comme une plage où deux petits serpents de tatouage bleu s'enlaçaient. Et puis, à la blancheur de la première fleur de l'aube, cristallisée elle est repartie en s'égratignant aux barricades.

Nuit folle. Cette nuit j'ai rencontré en figure de proue un jeune soldat. Penché sur la mer; il lisait la fuite brillante des hublots dans l'eau glauque. Cela fait rêver: clairs de lune, feux de camp, danses gitanes, acrobaties; avec, en sourdine, le murmure furieux de l'eau déchirée.

— Vous dormez?

— Non.

— Moi non plus. Offrez-moi une cigarette, s'il vous plait.

La petite allumette a créé le miracle de votre visage.

Je me souviens du conte d'Andersen: «La petite marchande d'allumettes». Sans importance.

Dans la coursive, un marin me salue et sourit. Il a les dents blanches. Il sent l'iode.

— Votre nom?

— Gérard Maillet.

— Age?

— Dix huit, mon lieutenant . . . Engagé . . . .

«Volontaire». Il n'a pas dit volontaire, je termine pour lui. Le vent du large fait jouer sur son visage duveteux d'adolescent grandi trop vite des mèches de cheveux blonds.

Il fait la moue, la lèvre inférieure ourlée. A quoi bon parler davantage? Je ne veux pas qu'il dise «J'ai le cafard!»

— A demain, Gérard.

— A demain, mon lieutenant.

Pourquoi, à demain? Comme si demain nous appartenait! Mais oui, sur ce rêve flottant, entre deux escales, nous jouissons de la sécurité féé-

rique des grandes vacances. Encore quatorze jours de transition. Demain sera pareil à aujourd'hui.

— Bonsoir, mon lieutenant.

Voix déjà familière. Nous regardons la fuite des hublots sur l'eau. Combien de temps? Des heures, peut-être.

— Venez dans ma cabine, je crois me souvenir qu'il me reste encore un peu de porto.

En ma qualité d'interprète, j'ai droit à une cabine de luxe. Nous buvons le porto dans des verres à dents. Dans un coin, ma cantine déborde de livres. Gérard les regarde. Il regarde les étroites cloisons, longuement. Il prend possession de ma chambre. Le silence est troublé par le seul halètement du navire.

— Moi, je suis de Grenoble . . .

La confiance a jailli d'elle-même, sans apprêt, mais inévitable.

Grenoble! Une ville de montagne, glacée, lointaine, coquette et propre, si propre . . . .

— Mes parents sont commerçants là-bas, petits commerçants . . . J'ai un frère instituteur dans la montagne. J'ai fait mes études jusqu'en première sans obtenir le bac. J'ai essayé, deux fois, mais je n'étais pas très doué. Après cela, mes parents m'ont demandé: «Qu'est-ce que tu vas faire?» Je ne savais vraiment pas. Il y a eu une conférence avec projection de films. On demandait des soldats pour l'Indochine. Je me suis engagé. Pas par goût de l'aventure, non. Comme ça . . . Je mettrai de l'argent de côté. Si j'en reviens, j'achèterai un petit commerce. Et vous?

— Moi, je suis né là-bas. Mon grand-père, mon père étaient déjà dans l'armée; par tradition. Nous sommes de ces gens qui se vendent à la Patrie et qui aiment ça. Ma mère ressemble à Grenoble: coquette et propre, trop honnête pour le monde moderne! C'est une petite créole qui croit au Bon Dieu (pas à celui qui permet les guerres et les morts, au Bon Dieu, quoi!) C'est une petite créole de la Réunion. Elle porte des chapeaux roses bordés de tulle de la même couleur et des robes de soie pâle avec un pan sur le côté. A Hanoï, j'aimais l'accompagner chez les chinois pour l'aider à choisir les étoffes et les couleurs. Elle prenait à mes yeux des allures de princesse quand elle montait en pousse-pousse pour se rendre aux bals du cercle des officiers. Et puis nous sommes venus à Marseille. Il y a eu la guerre, le maquis. Je me suis engagé, encouragé par les miens (toujours la tradition!). J'ai passé le Rhin avec de Lattre. J'ai connu l'Allemagne de l'occupation. J'ai présenté Coëtquidan. J'ai été reçu. Un soir, au mess des officiers, nous avons appris que de Lattre partait pour l'Indochine. Cette nouvelle a suscité un grand élan d'enthousiasme. Ce fut une bamboula mémorable. Nous avons tous signé notre engagement.

Gérard a installé son hamac sous une chaloupe. Il dort pieds nus, les pieds de chaque côté du hamac, lentement bercé par le roulis.

Demain, c'est Noël à bord. Il y a des cheveux d'ange et des lanternes multicolores, aux teintes friables, un grand sapin de carton-pâte décoré de vert dans la salle à manger des premières. Les soldats dansent entre eux, mais à aucun moment cela ne tourne à l'orgie que je craignais.

Gérard sourit. A minuit il me donne son couteau et je lui remets mon mouchoir.

C'est décidé, nous ne nous quittons plus. Si nous en revenons, nous achèterons un petit bar à Grenoble. Ce sera un fruit de lumière, un vertige de verre coloré, avec l'auréole des bouteilles aux reflets de miracles. Dans cet orage de néon, il y aura des petits chaudronniers, des soudeurs en bleus, de jeunes gars de la montagne déguisés en bébés-fleurs qui joueront leur jeunesse sur des appareils à sous. Dehors, les hivers seront de gel craquant et de neige crissante . . . En pleine mer, dans la touffeur de l'Océan Indien, j'évoque à la fois l'hiver et la ville et je ne ressens plus, pour l'un comme pour l'autre, aucun attrait. Pas même les mirages tendres comme le souvenir qui ressuscitent les amours défuntes. Autrefois, les villes s'enroulaient comme un coquillage autour de mon coeur. L'automne malade des boulevards frileux. Ces arbres, ces arbres, ce goût de vin dans ma bouche . . . Tout est mort. Tout a existé dans quelle autre vie, dans quel autre univers? Suis-je encore vivant alors que tout est mort? Pourtant, je n'en éprouve aucun regret, aucune alarme non plus. Pour la première fois, peut-être, je me sens étrangement disponible. Libre enfin! L'avenir est au levant où tout est possible.

Dès le départ, j'avais lié connaissance avec un petit sergent de St. Germain-des-Prés. Je l'imaginai, jeune homme en noir, encore vêtu du pantalon clouté d'or. Hier, nous avons fait un bridge avec lui et Gérard. Calot sur l'oreille, mégot vissé au coin de la bouche, mi-ange mi-sultane, il essayait en vain de devenir gouape. Des grappes de gentiane nous tentaient. Boucher, ruffian, page et chevalier, il mâcha une pivoine, puis la communia. L'odeur devint écoeurante, odeur d'anis et d'absinthe, odeur fade du sureau . . . Le petit sergent se pencha vers moi avec un clin d'oeil réussi . . .

Gérard abattit ses cartes puis, sans se lever, massif comme sa montagne, dédaigneux et fin comme un sloughi, et de très haut, il leva la main et souffleta l'autre sur les deux joues, à toute volée.

Ces incidents de voyage se noient dans la grisaille de la traversée. Demain, nous arrivons.

Une dernière fois, la promenade sur le parquet ciré comme une salle de bal, au milieu des étoiles et des corps enchevêtrés. Une dernière fois, les silences légers dans la fumée qui s'éfiloché, le vent du soir à odeur de marée, les rêves caressés en commun . . . Ce soir nous arrivons.

---

Ce matin: ordre de départ pour ma section. Gérard! Sa compagnie ne part pas. Je le cherche à travers le camp dans l'affolement des préparatifs. Il sait la nouvelle et me cherche de son côté. A peine me le signale-t-on au mess, j'y cours, il est déjà vers l'infirmerie. Ce cache-cache stupide me plonge dans un nouveau cauchemar éveillé: toute ma vie je chercherai ainsi et j'arriverai toujours trop tard . . . L'heure approche. Enfin, je le rencontre près du poste de garde. Notre séparation ne doit pas être longue mais c'est notre premier baroud et la brusquerie du départ nous le fait considérer à tous deux comme définitif. Que se dire? Nous nous embrassons fraternellement, maladroitement, avec, entre nous la pudeur de nos sentiments.

Mes cent hommes sont entassés dans les camions. Je n'ai que le temps de bondir dans le command-car et nous démarrons dans un grand envol de poussière rouge. —

Retour à Saïgon, trois jours plus tard. De cette première expédition je lui rapporte une prise de guerre: un tableau chinois sur un long rouleau de papier noir. C'est un dessin très étrange. Fusain et corail ont épousé des fleurs aux parfaites beautés. Lourde gerbe irradiante, un cerisier blanc brise la tendre nuance de son cri trop franc. L'arbre en fleurs est une fête dans le vallon mort.

— Enfin, tu es de retour!

— Tu vois.

— Pas trop de casse?

— Les mines . . . mais pas de casse-pipe.

— O. K.

— Et toi?

— La vie de château!

La soirée est unique. «Nuit de Chine, nuit caline, nuit d'amour» chante la rengaine dans mon crâne vide. Je suis à califourchon sur mon oreiller, le buste appuyé contre la cloison de planches. Gérard est étendu sur mon lit de camp, sa tête repose au creux de mes mains. Il n'y a pas de bruit, pas de lumière, si ce n'est la danse falotte des mèches imbibées d'essence qui trempent dans de vieilles boîtes de conserves américaines. Dans la pénombre, je suis longtemps le jeu de ses prunelles quasi phosphorescentes. Je vois des étoiles d'eau douce. Je vois des rêves couplés à travers des yeux frères, comme un printemps sur la mousse. Sur sa tête d'adolescent luisent des escarboucles, où les anges caressent leurs ailes. Le sommeil nous prend ainsi, immobiles et muets. —

Un mois se passe. «La vie de château»! Vie paisible aux horaires bien réglés, monotone à force de douceur. Aucune activité. Gérard astique les armes ou prend des bains de soleil. Il erre dans le camp vêtu seulement d'un slip, coiffé d'une sorte de calot rouge qu'il s'est confectionné et qui lui donne l'allure d'un marin américain. Son corps se hâle et ses cheveux blondissent, à son grand désespoir car il eut voulu cultiver un romantique collier de barbe noire analogue à celui des paquets de Player's. Moi: lecture — musique. Comme si nous étions en garnison du côté de Brives-la-Gaillarde, nous avons quartier libre deux ou trois fois par semaine. Les autres soirs, il y a le cinéma du camp où nous n'allons jamais que munis d'un régime de bananes. C'est la passion de Gérard. A peine installé, il les épluche avec un soin maniaque et s'en gave lentement durant tout le film.

Un jour, il arrive un singe sur l'épaule. Ce singe au ventre bleu nous apporte des messages:

— «Que fais-tu ce soir?»

— «Je fais de la musique. Viens.»

— «Iras-tu au cinéma demain?»

— «Oui, s'il y a des bananes.»

Un mois passe vite de la sorte. Je reçois l'ordre de départ pour ma

section vers le nord. Il m'aide aux préparatifs et nous passons notre dernière nuit ensemble dans une jonque chinoise d'opium.

— As-tu déjà goûté à l'opium?

— Non. Mais il faut bien sacrifier un peu à l'exotisme.

— Tu as raison. Cette nuit ou jamais . . .

— Nous prendrons ensemble le baptême du rêve.

Nous nous dirigeons vers le bras mort d'un canal crépusculaire, à l'eau mordorée et croupie. C'est un endroit chargé de sampans dont les mâts sillonnent le ciel d'oriflammes. Qui ne connaît la vie grouillante des bords du fleuve ne connaît pas l'Orient. Des milliers de familles vivent là indéfiniment; sur les grandes jonques bariolées de dessins ou de totems protecteurs à la proue et à la poupe qui les font ressembler à des bateaux Vikings. Escalade éternelle, voyage immobile sur l'eau morte, dans la pénombre pourrie, l'exaltation végétale, les fumées des feux sur les ponts, les cris des enfants nus comme des larves et la suffocante odeur de saumure des tonneaux de poissons abandonnés sur les quais.

Nous franchissons, en tant que passerelle de l'au-delà, une simple planche flexible jetée entre terre et eau. L'intérieur de la jonque est très sombre. Des nattes rayonnent autour d'une lampe-veilleuse à laquelle les fumeurs vont allumer leur pipe. Des corps emmitouflés de kimonos gisent sur ces nattes. Ce sont des Chinois. L'idée d'avoir peur ne nous effleure pas; le vice pris en commun rend le danger incroyable. On est sceptique d'abord. On rigole . . .

La pipe de bambou a un fourneau central dans lequel on dépose délicatement la boulette de drogue à l'aide de longues aiguilles. Il faut alors l'allumer avec dextérité et, tandis qu'elle brûle en grésillant, on tire rapidement quelques bouffées d'une fumée épaisse et âcre. A la première pipe, on est malade. A la seconde, on est «coupé». Dès la troisième, je vois l'image de Gérard se gondoler, se déformer, tremblante et joueuse comme une ombre d'eau, pareille au reflet d'un miroir manié par un enfant, rire et courir de ci de là, au plafond, sur les murs et sur le sol . . .

D'un seul coup, ce fut le néant du sommeil. J'ai dormi un temps inappréciable mais qui me paraît fort long. Je me retrouve sur le bord du fleuve, dans la fraîcheur de l'aube, entraîné par Gérard. Il maugrée:

— Mon salaud, qu'est-ce que tu tiens! Avec ça, raide comme un cadavre . . . Allons, aide-toi un peu . . .

— Je suis malade.

— *Tu as été* malade. A présent, tu es frais comme l'oeil, en comparaison. —

— J'ai la tête comme un tambour . . .

— Et tu raisones de même . . . Haut les coeurs!

— Ne dis pas ça, tu me donnes encore envie de vomir.

— Décidément, les petits poissons auront à manger.

— Je ne savais pas que les montagnards de Grenoble fumaient le haschich d'aussi gaillarde façon!

— Oh! moi . . . Disons que ça va mieux.

Au camp proche, un clairon éclate le matin de cuivre. Cela et la fraîcheur de l'eau nous dégrisent enfin. Nous prenons soudain conscience

de la séparation proche. Il m'entraîne derrière les paquets de cordages et il m'embrasse. Je voudrais tant lui dire . . .

---

Quand je parvins au poste 4, ce fut Pâques, et nous restâmes ensemble seulement ce jour-là. J'étais descendu par la route d'Haïduong, après une longue marche. Il m'attendait au carrefour, debout dans le soleil, nu, bronzé, méconnaissable, et possédant enfin ce collier de poils frisant.

— Salut, Jean-Pierre.

— Bonjour, Gérard.

Il me prit par le bras et me fit entrer dans son domaine.

— Pas de nouvelles de toi depuis si longtemps! Qu'as-tu fait depuis Haïphong?

— Bien des choses . . . C'est-à-dire . . . Comme tout le monde, je suppose. Je suis allé chercher de l'essence en convoi, transporter des blessés à Daoson, et puis . . . J'ai rencontré un congai avec qui je fais l'amour. Et toi? —

Je lui racontai mes multiples allées et venues dans la région, mes questions incessantes aux convois venant de Saïgon et qu'on l'avait cru blessé.

— Pourquoi n'as-tu pas écrit?

— J'ai écrit une fois. La lettre m'est revenue. Savais-je moi-même où tu étais?

Peut-être mentait-il. Il n'était pas de ceux qui écrivent. Il était comme ça.

Et puis enfin, quoi, nous sommes de nouveau réunis, non?

— Pour un jour.

— Mais quel jour! Ce jour là, quand j'étais gosse, on m'achetait chez le confiseur des rameaux garnis de papillotes et de fruits confits. Ces mêmes fruits que l'on cueille ici sur les arbres.

Il parut soudain mélancolique. Il soupira:

— Pâques, chez nous, c'est la fête du printemps. Ici, ce n'est jamais le printemps. —

Le poste 4 me rappelait «le mien», celui de Long-Son. C'était la même vie d'équipe par paillotes encombrées de moustiquaires, la même petite aire de terre battue voguant à la dérive, au sein d'une nature hostile, avec tout son petit monde. En un éclair, je soudai les mille fragments épars, les épisodes classiques de la vie quotidienne du poste 4. J'imaginai le soir, la lettre à la famille, penché sur ses genoux, dans le rond de clarté de la lampe-tempête qui pue le pétrole . . . Un Greuze indochinois!

— Quelle vie, ici?

— Vie de famille.

Je veux dire: beaucoup d'attaques?

— Assez souvent, mais sans conséquences. Des escarmouches plutôt, histoire de nous faire savoir qu'ils sont toujours là et qu'ils attendent. Mais ils ne sont pas en force. Dès que nous ripostons, ils n'insistent pas.

— Tu vas rester ici encore longtemps?

— Impossible à dire. Nous y sommes pour six mois, peut être davan-

tage. J'ai trouvé ici un type de Grenoble, Charles Renuci, un bon copain. Je vais d'ailleurs te le présenter.

Le soldat Renuci jouait aux cartes. C'était un petit Italien costaud, râblé, aux yeux splendides, aux cheveux moussant en courtes boucles noires en auréole autour du calot. Il daigna se lever et se montra à mon égard plein d'une déférence excessive, féline et ironique. Son regard fuyait le mien; une antipathie instinctive tâchait à se dissimuler sous la banalité de nos propos et nos sourires forcés. Gérard n'insista pas.

Il y eut le repas en commun avec menu exceptionnel. Il faisait un temps splendide. L'après-midi, nous partimes tous deux promener dans les rizières. —

Lui aussi possède un phono et trois disques! Le soir, nous écoutons longtemps ce semblant de musique. Je promets de lui envoyer «Dans les steppes de l'Asie centrale».

Il m'a dressé un lit de camp tout à côté du sien. Nous parlons encore à mi-voix, en fumant dans la nuit, puis nous nous endormons la main dans la main.

Au milieu de la nuit, nous sommes éveillés par des détonations.

— Alerte!

Ils tirent aux balles traçantes. Quelques-unes passent au dessus de nos têtes et, encore couchés, nous les apercevons à travers les déchirures du toit de la paillote délabrée, sifflantes et lumineuses comme des lucioles. C'est très beau.

Dehors, je me précipite vers une mitrailleuse libre. Gérard sera mon servent. Accroupi, j'ai l'oeil dans le viseur. Gérard s'est collé derrière moi; il m'a pris à bras-le-corps afin d'éviter les trépidations et, de sa main libre, il soutient les bandes cartouchières qui défilent à toute pompe. La même balle eut traversé nos coeurs. —

La nature ambiante continue à fabriquer tranquillement des parfums, des sucres végétaux qui nous ensorcellent autant que le tintamarre de cette nuit pascalle. Une étrange exaltation, végétale et mystique, s'empare de nous. Vraiment, il y a trop de «signes», trop de coïncidences! Tout ça apparaît combiné d'avance, mijoté, exécuté exprès pour nous. Nous recevons notre baptême du feu en même temps que le cadeau d'un feu d'artifices. Je tire avec frénésie. J'attends la balle qui nous emportera ensemble dans la mort, mais elle ne vient pas.

Peu à peu, le tir s'apaise. Nous regagnons la cahute avec le sentiment obscur d'être unis par un lien indestructible. Ivres de poudre et de fatigue, nous nous laissons tomber sur le même lit . . .

---

Ce départ, il a pour cadre l'Hôtel du Commerce, à Haïphong. Je suis là avec d'autres officiers, attendant les derniers ordres pour embarquer. Sur le quai, les bagages forment des montagnes bariolées. La joie des soldats est enfantine: indescriptible autant qu'expansive. —

Un convoi arrive. Je connais l'officier qui le dirige; il est du 21<sup>o</sup> R. I. C. Je lui demande la liste des partants et j'y vois le nom de Gérard.

Tout d'abord, je ne le reconnais pas. Il vient de Haïduong et il est enveloppé par la poussière de la longue route comme par un suaire; ses mains semblent trempées dans la farine, ses cils, ses sourcils, ses cheveux sont blancs. Je l'accompagne à la fontaine.



Ce hasard d'un départ ensemble ne nous apparaît pas providentiel. Tout au fond de nous, nous l'espérons comme un dû. Nous sommes venus tous les deux, nous repartons tous les deux, c'est juste. Seulement, nous n'osons pas encore nous en réjouir et nous ne savons que dire, sinon nous confirmer la bonne nouvelle:

— Alors, ça y est, tu pars? . . . Nous partons ensemble?

— Je n'arrive pas à y croire.

— Moi non plus.

— Ca s'est fait sans difficultés pour toi?

— Pas précisément. Je suis depuis six mois en garnison à Hanoï. Ils avaient la prétention de m'y garder six mois encore. Heureusement, j'avais d'Abbé dans la manche. Il a été très chic. Il m'a obtenu un rapatriement sanitaire. Et toi?

— Je suis resté dans le bled jusqu'au dernier jour. Le retour. . . . On ne pensait qu'à ça depuis des mois. Mais personne ne savait rien. Ces dernières semaines, on n'y croyait plus, on n'osait même pas en parler. Puis, il y a quelques jours, arrive une note, un petit papier dactylographié, avec une liste de noms: ceux qui partaient «après expiration normale de leur délai d'engagement», comme ils disent. Embarquement dans trois jours. Mon vieux, pour une bombe, c'était pire que la bombe atomique. Quand j'ai vu mon nom sur la liste . . . Je peux pas te dire. Il me semblait que j'avais été reçu au Bac, ou que j'avais gagné le gros lot à la Loterie Nationale. Jusqu'au dernier moment on a tremblé qu'il y ait un contre-ordre, une attaque, ou que la terre s'arrête de tourner . . . J'ai l'impression d'être foudroyé.

— Pourquoi ne m'as-tu pas écrit?

— Et que te dire? Tous les jours se ressemblaient sans qu'on puisse prévoir une fin . . .

Il a l'air malheureux d'un gosse puni. Je coupe court à l'entretien.

— Allons nous occuper de nos bagages, autrement ils risquent de faire des petits.

Gérard, outre son sac et sa cantine, n'emporte qu'un seul souvenir: son phono et mon disque. Quant à moi, j'ai tout fourré en vrac dans une énorme malle-cantine qui craque de toutes parts. Gérard contemple ce désastre d'un oeil réprobateur.

— Tout va foutre le camp dès le premier grain prédit-il sombrement. Attends je vais t'arranger ça. Il déballe tout et, méthodiquement reclasse chaque objet. Pour parachever son oeuvre, il veut peindre la malle.

— Malheureusement, je n'ai que de la peinture jaune . . . En un sens, c'est peut-être mieux. Ainsi, elle sera aisément reconnaissable.

Il se penche, à nouveau absorbé, et met le point final en dessinant artistement mon nom agrémenté d'une ancre marine et d'un régime de bananes. Le tout est d'un cocasse si irrésistible qu'on vient l'admirer des environs. —

Le soir, nous mangeons au restaurant «L'Hôtel de France». Nous commandons une bouteille de Bourgogne. Tout est fini, oublié. Ces trois ans n'existent plus. Nous venons d'accomplir ensemble notre service et nous rentrons au pays.

Assis sur la réjouissante cantine jaune, nous nous apprêtons à passer

la nuit près du bateau. Disséminés, ça et là sur le quai, d'autres groupes font de même, en une surprenante veillée d'armes. Les projets s'enfilent comme des perles :

— Je n'ai pour ainsi dire pas touché à mes soldes. J'ai tout bloqué à la banque. Cette fois ça y est, à nous le petit bar de nos rêves ! C'est comme si j'en avais déjà le bail dans la poche, et pour l'inauguration . . .

Cet enthousiasme, je ne sais pourquoi, me rend mélancolique :

— Et pour l'inauguration tu commenceras à trouver que les souvenirs d'Indochine sont lourds à nourrir et, que ton copain de lieutenant dose mal les pernod, et tu le renverras à sa cour de caserne.

C'est injuste, je le sais, mais Gérard ne se fâche pas. Il me visse les mains aux épaules et, pour la première fois tendre et grave, dents serrées, il me souffle vite d'une voix rauque :

— Je ne t'abandonnerai pas, tu entends ! . . . Je ne te quitterai jamais, jamais . . . Tant que je vivrai . . .

A quatre heures du matin, on vient le chercher. Tout de suite, il a l'intuition d'une tuile. Le départ est annulé. Le convoi repart sur Haï-duong. Il me confie son sac, sa cantine et le phono. Il s'en va dans la dernière jeep, au soleil levant. Un long signe de la main . . . Le « Pasteur » lève l'ancre demain à dix heures.

J'ai passé toute la matinée au poste de radio sans décoller les écouteurs des oreilles. C'est moi qui ai reçu tous les messages :

« Haïduong attaqué. Ennemi supérieur. Envoyer urgence renfort 2<sup>o</sup> groupe blindé. »

« Pensons ne pas avoir besoin renforts. Annuler. »

« Prière au Commandant d'Unité envoyer toute urgence renforts. Ennemi très supérieur. »

Dernier message : « Sommes bloqués. »

Puis plus rien, que les voix nasillardes, les petits points rouges et bleus de la radio et le désir de savoir, de savoir . . .

Au cours d'une rapide réunion chez le Commandant d'Unité, ma section est désignée pour partir. C'est atroce de refaire le même chemin. On a l'impression que tout s'écroule, que l'espoir recule à chaque tour de roue et qu'on ne partira jamais.

La route est très longue. Il faut s'arrêter tous les quarts d'heure pour combler les trous de mines. Seuls, les buffles hiératiques nous contempnent de leurs gros yeux bleus. Ils sont immobiles dans des nuages de mouches, des enfants sales sur leur dos.

Plus que quelques kilomètres. Les buffles exceptés, on croirait traverser une plaine du nord, fertile et triste. A bord de ma jeep j'entends « Pigalle ». Au loin, on aperçoit de la fumée et des maisons qui brûlent encore. Plus que quelques minutes et nous arrivons.

Nous traversons le village en trombe. Comme d'habitude, les Viets ont fui devant les renforts. Des camions renversés. Des brasiers. Sur la place sont accroupis les prisonniers, mains sur la tête, au milieu de leurs jets de salive rougie par le bétel. La poussière danse dans l'air surchauffé, portée par les rayons d'un soleil noir. Je stoppe. Je me précipite vers le chef de poste qui m'annonce :

— Lutte très chaude. Ça a bardé et il y a des pertes . . . C'est idiot . . .

Les salauds! Ils arrivent toujours quand on s'y attend le moins.

— Quelles sont les pertes?

— Trois mitrailleuses (Crétin! Il commence par les armes . . . C'est un vieux lieutenant de la Coloniale) . . . Dix morts . . . Vingt blessés graves. —

On les a tous placés en vrac dans une bonzerie qui sent les baguettes d'encens et le sang séché. Il fait noir. Les infirmiers ferment les yeux de quelques-uns. —

Je marche lentement au milieu d'une rangée de corps. Au fond, contre l'immense panneau laqué aux lignes brisées et torturées, aux dessins dorés, il est là, livide, défait, les deux mains sous la couverture brune, la peau brunie du cou qui saute par à-coups réguliers. Sa tête repose sur des sacs de jute garnis d'inscriptions à l'encre grasse, de noms de ports lointains et d'un dessin de pin-up girl multicolore; sa tête ressemble à un immense pavot blanc. Il sourit (son plus beau sourire!) C'est un sourire de retour et ce sont les mêmes mots, les mêmes bêtes petits mots:

— Tu es mal?

— Non, pas trop.

L'infirmier me souffle à l'oreille: «Je viens de le piquer à la morphine.»

Je n'ose pas soulever la couverture. Il y a une chose horrible: *Je ne vois pas le dessin des jambes*. Tout bas, le toubib me confirme: «Il a sauté sur une mine . . . Les deux jambes emportées . . . Aucun espoir.»

Je n'ai pas su faire autre chose que lui raconter le voyage du retour. Et quand le soleil s'est couché, vers les six heures, il est mort.

Je suis resté pour l'enterrement. J'ai confié le retour sur Haïphong à un aspirant. Mais auparavant il a fallu établir la liste de tout le matériel détruit. —

La cérémonie fut très simple. Un carré. Des hommes valides. Un petit soleil sur la brume du soir. Quelques chants de coqs. Des chiens sales, toujours dans nos jambes. Et quatorze trous fraîchement creusés dans la terre rouge.

— Gérard Maillet!

— Mort pour la France!

A mon tour je répète le serment: «Je ne te quitterai jamais, jamais . . . Tant que je vivrai . . . » Deux mains de glace m'étreignent les épaules.

Au petit matin du lendemain, retour sur Haïphong. Remerciements et félicitations du Commandant pour activité rapide. Ce soir, dans tous les journaux de France il y aura un communiqué banal: «Accrochage au sud du delta Tonkinois entre des éléments infiltrés et un poste avancé. L'assaillant a été repoussé. Il a subi de sérieuses pertes se chiffrant à trente tués ou blessés et cinquante prisonniers.»

A présent, les quais ressemblent à la foire à Neu-Neu. On charge les bagages de Gérard avec les miens. Ma cantine jaune me fait honte; elle me paraît impudique. Est-il possible qu'il y ait vingt-quatre heures à peine que Gérard lui-même . . . La peinture est à peine sèche! Tout ça me semble soudain saugrenu, saugrenu et loufoque . . .